

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

LUCRÈCE BORGIA

VICTOR HUGO

Drame romantique — 1833

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

DONA LUCREZIA	168 rép.	DON	2 rép.
GENNARO	109 rép.	UN HUISSIER	2 rép.
MAFFIO	91 rép.	MÊMES	2 rép.
GUBETTA	82 rép.	ASCARIO	1 rép.
DON ALPHONSE	80 rép.	PREMIER HOMME MASQUÉ	1 rép.
JEPP0	59 rép.	DEUXIÈME HOMME MASQUÉ	1 rép.
OLOFERNO	23 rép.	ET	1 rép.
RUSTIGHELLO	21 rép.	PRINCESSE NEGRONI	1 rép.
ASCANIO	17 rép.	FEMMES	1 rép.
PREMIER HOMME	14 rép.	HOMMES	1 rép.
DEUXIÈME HOMME	13 rép.	UN PAGE NOIR	1 rép.
DON APOSTOLO	12 rép.	APOSTOLO	1 rép.
NEGRONI	8 rép.	PÉNITENTS	1 rép.
Tous	7 rép.	CHANT DES MOINES	1 rép.
VOIX	6 rép.	UNE VOIX	1 rép.

SOMMAIRE

☞ Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE PREMIER. AFFRONT SUR AFFRONT.	5
ACTE DEUXIÈME. LE COUPLE.	46
ACTE TROISIÈME.	81

ACTE PREMIER. AFFRONT SUR AFFRONT.

SCÈNE I

ASCARIO

Une chose ténébreuse faite par des hommes ténébreux.

JEPPPO

Moi, je sais les faits, messeigneurs. Je les tiens de mon cousin éminentissime le cardinal Carriale, qui a été mieux informé que personne — Vous savez, le cardinal Carriale, qui eut cette fière dispute avec le cardinal Riario au sujet de la guerre contre Charles VIII de France ?

5

(, bâillant.)

GENNARO

Ah ! voilà Jeppo qui va nous conter des histoires ! — Pour ma part, je n'écoute pas. Je suis déjà bien assez fatigué sans cela.

GENNARO

Il se jette dans un fauteuil, dans l'attitude de quelqu'un qui va dormir.

GENNARO

Vous me réveillerez quand Jeppo aura fini.

JEPPPO

Voici. — C'est en quatorze cent-quatre-vingt...

10

(, dans un coin du théâtre.)

GUBETTA

Quatre-vingt-dix-sept.

JEPPPO

C'est juste. Quatre-vingt-dix-sept. Dans une certaine nuit d'un mercredi à un jeudi...

GUBETTA

Non. D'un mardi à un mercredi.

MAFFIO

Une lugubre aventure ! Était-ce quelqu'un de considérable que ces hommes jetaient ainsi à l'eau ? Ce cheval me fait un effet étrange ; l'assassin en selle, et le mort et en croupe !

15

GUBETTA

Sur ce cheval il y avait les deux frères.

JEPPPO

Vous l'avez dit, monsieur de Belverana. Le cadavre, c'était Jean Borgia ; le cavalier, c'était César Borgia.

20

MAFFIO

Famille de démons que ces Borgia ! Et dites, Jeppo, pourquoi le frère tuait-il ainsi le frère ?

GUBETTA

Je vous le dirai, moi. César, cardinal de Valence, a tué Jean, duc de Gandia, parce que les deux frères aimaient la même femme.

MAFFIO

Et qui était cette femme ?

25

(, toujours au fond du théâtre.)

GUBETTA

Leur sœur.

JEPPPO

Assez, monsieur de Belverana. Ne prononcez pas devant nous le nom de cette femme monstrueuse. Il n'est pas une de nos familles à laquelle elle n'ait fait quelque plaie profonde.

JEPPPO

Oui, un enfant dont je ne veux nommer que le père, qui était Jean Bor-

30

MAFFIO

Cet enfant serait un homme maintenant.

OLOFERNO

Il a disparu.

JEPPPO

Est-ce César Borgia qui a réussi à le soustraire à la mère ? Est-ce la mère qui a réussi à le soustraire à César Borgia ? On ne sait.

35

JEPPPO

Pardieu ! il veut être le seul Borgia, et avoir tous les biens du pape.

ASCANIO

La sœur que vous ne voulez pas nommer, Jeppo, ne fit-elle pas à la même époque une cavalcade secrète au monastère de Saint-Sixte pour s'y renfermer, sans qu'on sût pourquoi ?

ASCANIO

Je crois que oui. C'était pour se séparer du seigneur Jean Sforza, son deuxième mari.

40

MAFFIO

Et comment se nommait ce batelier qui a tout vu ?

ASCANIO

Je ne sais pas.

(, bas à Ascanio.)

MAFFIO

Voilà un espagnol qui en sait plus long sur nos affaires que nous autres romains.

45

(, bas.)

ASCANIO

Je me défie comme toi de ce monsieur de Belverana. Mais n'approfondissons pas ceci ; il y a peut-être une chose dangereuse là-dessous.

JEPPPO

Ah ! messieurs, messieurs ! dans quel temps sommes-nous ? Et connaissez-vous une créature humaine qui soit sûre de vivre quelques lendemains dans cette pauvre Italie avec les guerres, les pestes et les Borgia qu'il y a ?

50

OLOFERNO

Décidément, après-demain. Vous savez que les deux ambassadeurs sont nommés. C'est le sénateur Tiopolo et le général des galères Grimani.

DON APOSTOLO

Le capitaine Gennaro sera-t-il des nôtres ?

55

MAFFIO

Sans doute ! Gennaro et moi nous ne nous séparons jamais.

ASCANIO

J'ai une observation importante à vous soumettre, messieurs ; c'est qu'on boit le vin d'Espagne sans nous.

MAFFIO

Rentrons au palais. — Hé ! Gennaro !

MAFFIO

À Jeppo.

60

JEPPPO

Qu'il dorme.

JEPPPO

Tous sortent excepté Gubetta.

SCÈNE II

(, seul.)

GUBETTA

Oui, j'en sais plus long qu'eux ; ils se disaient cela tout bas. J'en sais plus qu'eux, mais dona Lucrezia en sait plus que moi, monsieur de Valentinois en sait plus que dona Lucrezia, le diable en sait plus que mon-⁶⁵sieur de Valentinois, et le pape Alexandre-Six en sait plus que le diable.

GUBETTA

Regardant Gennaro.

GUBETTA

— Comme cela dort, ces jeunes gens !

GUBETTA

Entre dona Lucrecia, masquée. Elle aperçoit Gennaro endormi, et va le contempler avec une sorte de ravissement et de respect.

70

SCÈNE III

(, à part.)

DONA LUCREZIA

Il dort ! — Cette fête l’aura sans doute fatigué ! — Qu’il est beau !

DONA LUCREZIA

Se retournant.

DONA LUCREZIA

— Gubetta !

GUBETTA

Parlez moins haut, madame. — Je ne m’appelle pas ici Gubetta, mais le comte de Belverana, gentilhomme castillan ; vous, vous êtes madame la marquise de Pontequadrate, dame napolitaine. Nous ne devons pas avoir l’air de nous connaître. Ne sont-ce pas là les ordres de votre altesse ? Vous n’êtes point ici chez vous ; vous êtes à Venise.

75

GUBETTA

Comme il plaira à votre altesse. J'ai encore un conseil à vous donner ; c'est de ne point vous démasquer. On pourrait vous reconnaître.

80

DONA LUCREZIA

Et que m'importe ? S'ils ne savent pas qui je suis, je n'ai rien à craindre ; s'ils savent qui je suis, c'est à eux d'avoir peur.

GUBETTA

Nous sommes à Venise, madame ; vous avez bien des ennemis ici, et des ennemis libres. Sans doute la république de Venise ne souffrirait pas qu'on osât attenter à la personne de votre altesse ; mais on pourrait vous insulter.

85

DONA LUCREZIA

Ah ! tu as raison ; mon nom fait horreur, en effet.

DONA LUCREZIA

Et toute l'Italie me hait ! Tu as raison ! Il faut pourtant que tout cela change. Je n'étais pas née pour faire le mal, je le sens à présent plus que jamais. C'est l'exemple de ma famille qui m'a entraînée. — Gubetta !

90

GUBETTA

Madame.

DONA LUCREZIA

Fais porter sur-le-champ les ordres que nous allons te donner dans notre gouvernement de Spolette.

GUBETTA

Ordonnez, madame ; j'ai toujours quatre mules sellées et quatre coureurs tout prêts à partir.

95

DONA LUCREZIA

Qu'a-t-on fait de Galeas Accaioli ?

DONA LUCREZIA

Et Guifry Buondelmonte ?

GUBETTA

Au cachot. Vous n'avez pas encore dit de le faire étrangler.

DONA LUCREZIA

Et Manfredi de Curzola ?

GUBETTA

Pas encore étranglé non plus.

100

DONA LUCREZIA

Et Spadacappa ?

GUBETTA

D'après vos ordres, on ne doit lui donner le poison que le jour de Pâques, dans l'hostie. Cela viendra dans six semaines, nous sommes au Carnaval.

GUBETTA

À l'heure qu'il est, il est encore évêque de Pesaro et régent de la chancelerie ; mais, avant un mois, il ne sera plus qu'un peu de poussière, car Notre Saint-Père le pape l'a fait arrêter sur votre plainte, et le tient sous bonne garde dans les chambres basses du Vatican. 105

DONA LUCREZIA

Gubetta, écris en hâte au Saint-Père que je lui demande la grâce de Pierre Capra ! Gubetta, qu'on mette en liberté Accaioli ! En liberté Manfredi de Curzola ! En liberté Buondelmonte ! En liberté Spadacappa ! 110

GUBETTA

Attendez ! attendez, madame ! laissez-moi respirer ! Quels ordres me donnez-vous là ! Ah ! mon Dieu ! il pleut des pardons ! il grêle de la miséricorde ! je suis submergé dans la clémence ! je ne me tirerai jamais de ce déluge effroyable de bonnes actions ! 115

GUBETTA

Ah ! c'est qu'une bonne action est bien plus difficile à faire qu'une mauvaise. — Hélas ! pauvre Gubetta que je suis ! À présent que vous vous imaginez de devenir miséricordieuse, qu'est-ce que je vais devenir, moi ?

DONA LUCREZIA

Écoute, Gubetta, tu es mon plus ancien et mon plus fidèle confident... 120

GUBETTA

Voilà quinze ans, en effet, que j'ai l'honneur d'être votre collaborateur.

DONA LUCREZIA

Hé bien ! dis, Gubetta, mon vieil ami, mon vieux complice, est-ce que tu ne commences pas à sentir le besoin de changer de genre de vie ? Est-ce que tu n'as pas soif d'être béni, toi et moi, autant que nous avons été maudits ? est-ce que tu n'en as pas assez du crime ?

125

DONA LUCREZIA

Est-ce que notre commune renommée à tous deux, notre renommée infâme, notre renommée de meurtre et d'empoisonnement, ne commence pas à te peser, Gubetta ?

GUBETTA

Pas du tout. Quand je passe dans les rues de Spolète, j'entends bien quelquefois des manants qui fredonnent autour de moi : Hum ! ceci est Gubetta, Gubetta-poison, Gubetta-poignard, Gubetta-gibet ! car ils ont mis à mon nom une flamboyante aigrette de sobriquets. On dit tout cela, et quand les voix ne le disent pas, ce sont les yeux qui le disent. Mais qu'est-ce que cela fait ! Je suis habitué à ma mauvaise réputation comme un soldat du pape à servir la messe.

135

GUBETTA

Je voudrais bien savoir qui vous aimez, madame !

DONA LUCREZIA

Qu'en sais-tu ? Je suis franche avec toi ; je ne te parlerai ni de mon père, ni de mon frère, ni de mon mari, ni de mes amants.

GUBETTA

Mais c'est que je ne vois guère que cela qu'on puisse aimer.

DONA LUCREZIA

Il y a encore autre chose, Gubetta.

140

GUBETTA

Ah ça ! est-ce que vous vous faites vertueuse pour l'amour de Dieu ?

GUBETTA

Mort Dieu, madame ! sur quel hermite avez-vous marché aujourd'hui ?

(, lui saisissant vivement le bras, et l'attirant près de Gennaro endormi.)

DONA LUCREZIA

Vois-tu ce jeune homme ?

GUBETTA

Ce jeune homme n'est pas nouveau pour moi, et je sais bien que c'est après lui que vous courez sous votre masque depuis que vous êtes à Venise.

145

DONA LUCREZIA

Qu'est-ce que tu en dis ?

DONA LUCREZIA

Est-ce que tu ne le trouves pas bien beau ?

GUBETTA

Il serait plus beau, s'il n'avait pas les yeux fermés. Un visage sans yeux, c'est un palais sans fenêtres.

150

DONA LUCREZIA

Si tu savais comme je l'aime !

GUBETTA

C'est l'affaire de don Alphonse, votre royal mari. Je dois cependant avertir votre altesse qu'elle perd ses peines. Ce jeune homme, à ce qu'on m'a dit, aime d'amour une belle jeune fille nommée Fiametta.

DONA LUCREZIA

Et la jeune fille, l'aime-t-elle ?

155

DONA LUCREZIA

Tant mieux ! je voudrais tant le savoir heureux !

GUBETTA

Voilà qui est singulier et n'est guère dans vos façons. Je vous croyais plus jalouse.

(, *contemplant Gennaro.*)

DONA LUCREZIA

Quelle noble figure !

GUBETTA

Je trouve qu'il ressemble à quelqu'un...

160

DONA LUCREZIA

Ne me dis pas à qui tu trouves qu'il ressemble ! — Laisse-moi.

DONA LUCREZIA

Gubetta sort. Dona Lucrezia reste quelques instants comme en extase devant Gennaro ; elle ne voit pas deux hommes masqués qui viennent d'entrer au fond du théâtre et qui l'observent.

(, se croyant seule.)

DONA LUCREZIA

Elle ôte son masque pour s'essuyer les yeux. Les deux hommes masqués causent à voix basse pendant qu'elle baise la main de Gennaro endormi.¹⁶⁵

PREMIER HOMME MASQUÉ

Cela suffit, je puis retourner à Ferrare. Je n'étais venu à Venise que pour m'assurer de son infidélité ; j'en ai assez vu. Mon absence de Ferrare ne peut se prolonger plus longtemps. Ce jeune homme est son amant. Comment le nomme-t-on, Rustighello ?

170

DEUXIÈME HOMME MASQUÉ

Il s'appelle Gennaro. C'est un capitaine aventurier, un brave, sans père ni mère, un homme dont on ne connaît pas les bouts. Il est en ce moment au service de la république de Venise.

DEUXIÈME HOMME

Cela se fera de soi-même, monseigneur ; il part après-demain pour Ferrare avec plusieurs de ses amis, qui font partie de l'ambassade des sénateurs Tiopolo et Grimani.¹⁷⁵

PREMIER HOMME

C'est bien. Les rapports qu'on m'a faits étaient exacts. J'en ai assez vu, te dis-je ; nous pouvons repartir.

PREMIER HOMME

Ils sortent.

(, joignant les mains et presque agenouillée devant Gennaro.)

DONA LUCREZIA

Ô mon Dieu, qu'il y ait autant de bonheur pour lui qu'il y a eu de mal-
heur pour moi ! 180

DONA LUCREZIA

Elle dépose un baiser sur le front de Gennaro, qui s'éveille en sursaut.

(, saisissant par les deux bras Lucrezia interdite.)

DONA LUCREZIA

Laissez-moi, seigneur Gennaro !

GENNARO

Non pas, madame.

DONA LUCREZIA

Voici quelqu'un ! 185

DONA LUCREZIA

Elle s'enfuit, Gennaro la suit.

SCÈNE IV

(, entrant par le côté opposé.)

JEPPPO

Quel est ce visage ? c'est bien elle ! Cette femme à Venise ! — Hé, Maffio !

(, entrant.)

MAFFIO

Qu'est-ce ?

JEPPPO

Que je te dise une rencontre inouïe.

190

JEPPPO

Il parle bas à l'oreille de Maffio.

MAFFIO

En es-tu sûr ?

MAFFIO

Elle était en causerie galante avec Gennaro ?

JEPPPO

Avec Gennaro.

MAFFIO

Il faut tirer mon frère Gennaro de cette toile d'araignée.

195

JEPPPO

Viens avertir nos amis.

JEPPPO

Ils sortent. — Pendant quelques instants la scène reste vide ; on voit seulement passer, de temps en temps, au fond du théâtre, quelques gondoles avec des symphonies. — Rentrent Gennaro et dona Lucretia masquée.

200

SCÈNE V

DONA LUCREZIA

Cette terrasse est obscure et déserte ; je puis me démasquer ici. Je veux que vous voyez mon visage, Gennaro.

DONA LUCREZIA

Elle se démasque.

GENNARO

Vous êtes bien belle !

DONA LUCREZIA

Regarde-moi bien, Gennaro, et dis-moi que je ne te fais pas horreur !

205

DONA LUCREZIA

Donc tu crois que tu pourrais m'aimer, Gennaro ?

GENNARO

Pourquoi non ? Pourtant, madame, je suis sincère, il y aura toujours une femme que j'aimerai plus que vous.

(, souriant.)

DONA LUCREZIA

Je sais, la petite Fiametta.

GENNARO

Non.

210

DONA LUCREZIA

Qui donc ?

GENNARO

Ma mère.

DONA LUCREZIA

Bon Gennaro !

GENNARO

Depuis ce jour-là, je me suis fait aventurier, parce qu'étant quelque chose par ma naissance, j'ai voulu être aussi quelque chose par mon épée. J'ai couru toute l'Italie. Mais le premier jour de chaque mois, en quelque lieu que je sois, je vois toujours venir le même messager. Il me

215

remet une lettre de ma mère, prend ma réponse et s'en va ; et il ne me dit rien, et je ne lui dis rien, parce qu'il est sourd et muet.

DONA LUCREZIA

Ainsi tu ne sais rien de ta famille ?

220

GENNARO

Je sais que j'ai une mère, qu'elle est malheureuse, et que je donnerais ma vie dans ce monde pour la voir pleurer, et ma vie dans l'autre pour la voir sourire. Voilà tout.

GENNARO

Je les ai toutes là, sur mon cœur. Nous autres gens de guerre, nous risquons souvent notre poitrine à l'encontre des épées. Les lettres d'une mère, c'est une bonne cuirasse.

225

DONA LUCREZIA

Noble nature !

GENNARO

Tenez, voulez-vous voir son écriture ? voici une de ses lettres.

GENNARO

Il tire de sa poitrine un papier qu'il baise et qu'il remet à dona Lucrezia.

GENNARO

— Lisez cela.

230

(, lisant.)

DONA LUCREZIA

Elle s'interrompt pour dévorer une larme.

GENNARO

Comme vous lisez cela tendrement ! On ne dirait pas que vous lisez, mais que vous parlez. — Ah ! vous pleurez ! — Vous êtes bonne, madame, et je vous aime de pleurer de ce qu'écrit ma mère.

GENNARO

Il reprend la lettre, la baise de nouveau, et la remet dans sa poitrine.

235

DONA LUCREZIA

Gennaro ! — Gennaro ! ayez pitié des méchants ! Vous ne savez pas ce qui se passe dans leur cœur.

GENNARO

Je n'ai pas pitié de qui est sans pitié. — Mais laissons cela, madame ; et maintenant que je vous ai dit qui je suis, faites de même, et dites-moi à votre tour qui vous êtes.

240

GENNARO

Mais votre nom ?...

DONA LUCREZIA

Ne m'en demandez pas plus.

DONA LUCREZIA

Des flambeaux. Entrent avec bruit Jeppo et Maffio. Dona Lucrezia remet son masque précipitamment.

SCÈNE VI

(, un flambeau à la main.)

MAFFIO

Gennaro ! veux-tu savoir quelle est la femme à qui tu parles d'amour ? 245

(, à part, sous son masque.)

DONA LUCREZIA

Juste ciel !

GENNARO

Vous êtes tous mes amis, mais je jure Dieu que celui qui touchera au masque de cette femme sera un enfant hardi. Le masque d'une femme est sacré comme la face d'un homme.

MAFFIO

Faisant un pas vers dona Lucrezia. 250

MAFFIO

— Madame, je suis Maffio Orsini, frère du duc de Gravina, que vos sbires ont étranglé la nuit pendant qu'il dormait.

JEPPPO

Madame, je suis Jeppo Liveretto, neveu de Liveretto Vitelli, que vous avez fait poignarder dans les caves du Vatican.

ASCANIO

Madame, je suis Ascanio Petrucci, cousin de Pandolfo Petrucci, seigneur²⁵⁵ de Sienne, que vous avez assassiné pour lui voler plus aisément sa ville.

OLOFERNO

Madame, je m'appelle Oloferno Vitellozzo, neveu d'Iago d'Appiani, que vous avez empoisonné dans une fête, après lui avoir traîtreusement dérobé sa bonne citadelle seigneuriale de Piombino.

DONA LUCREZIA

Ô Dieu !

260

GENNARO

Quelle est cette femme ?

MAFFIO

Et maintenant que nous vous avons dit nos noms, madame, voulez-vous que nous vous disions le vôtre ?

DONA LUCREZIA

Non ! non ! ayez pitié, messeigneurs ! Pas devant lui !

(, la démasquant.)

DON APOSTOLO

Gennaro, cette femme à qui tu parlais d'amour est empoisonneuse et²⁶⁵ adultère.

JEPPPO

Inceste à tous les degrés. Inceste avec ses deux frères, qui se sont entre-
tués pour l'amour d'elle !

DONA LUCREZIA

Grâce !

ASCANIO

Inceste avec son père, qui est pape !

270

DONA LUCREZIA

Pitié !

OLOFERNO

Inceste avec ses enfants, si elle en avait ; mais le ciel en refuse aux
monstres !

MAFFIO

Veux-tu savoir son nom, Gennaro ?

DONA LUCREZIA

Grâce ! grâce ! messeigneurs !

275

MAFFIO

Gennaro, veux-tu savoir son nom ?

DONA LUCREZIA

Elle se traîne aux genoux de Gennaro.

DONA LUCREZIA

N'écoute pas, mon Gennaro !

(, étendant le bras.)

MAFFIO

C'est Lucrèce Borgia !

(, la repoussant.)

GENNARO

Oh !...

280

Tous

Lucrèce Borgia !

Tous

Elle tombe évanouie aux pieds de Gennaro.

Tous

Une place de Ferrare. À droite un palais avec un balcon, garni de jalou-
sies, et une porte basse. Sous le balcon, un grand écusson de pierre
chargé d'armoiries avec ce mot en grosses lettres saillantes de cuivre
doré au-dessous : BORGIA . À gauche, une petite maison avec porte sur
la place. Au fond des maisons et des clochers.

285

SCÈNE I

DONA LUCREZIA

Tout est-il prêt pour ce soir, Gubetta ?

GUBETTA

Oui, madame.

GUBETTA

Tous les cinq.

290

DONA LUCREZIA

Ils m'ont bien cruellement outragée, Gubetta !

GUBETTA

Je n'étais pas là, moi.

DONA LUCREZIA

Ils ont été sans pitié !

GUBETTA

Ils vous ont dit votre nom tout haut comme cela ?

DONA LUCREZIA

Ils ne m'ont pas dit mon nom, Gubetta ; ils me l'ont craché au visage !

295

GUBETTA

En plein bal ?

GUBETTA

Ce sont de fiers étourdis d'avoir quitté Venise et d'être venus à Ferrare. Il est vrai qu'ils ne pouvaient guère faire autrement, étant désignés par le sénat pour faire partie de l'ambassade qui est arrivée l'autre semaine.

DONA LUCREZIA

Oh ! il me hait et me méprise maintenant, et c'est leur faute. — Ah ! Gubetta, je me vengerai d'eux. 300

GUBETTA

À la bonne heure, voilà parler. Vos fantaisies de miséricorde vous ont quittée, Dieu soit loué ! Je suis bien plus à mon aise avec votre altesse quand elle est naturelle comme la voilà. Je m'y retrouve au moins. Voyez-vous, madame, un lac, c'est le contraire d'une île ; une tour, c'est 305
le contraire d'un puits ; un aqueduc, c'est le contraire d'un pont ; et moi, j'ai l'honneur d'être le contraire d'un personnage vertueux.

GUBETTA

Si nous devenions, vous une bonne femme, et moi un bon homme, ce serait monstrueux.

DONA LUCREZIA

Prends garde qu'il n'arrive rien à Gennaro, te dis-je !

310

GUBETTA

Soyez tranquille.

DONA LUCREZIA

Je voudrais pourtant bien le voir encore une fois !

GUBETTA

Vive-Dieu, madame, votre altesse le voit tous les jours. Vous avez gagné son valet pour qu'il déterminât son maître à prendre logis là, dans cette bicoque, vis-à-vis votre balcon, et de votre fenêtre grillée vous avez tous les jours l'ineffable bonheur de voir entrer et sortir le susdit gentil-homme. ³¹⁵

DONA LUCREZIA

Je dis que je voudrais lui parler, Gubetta.

DONA LUCREZIA

Je le ferai, Gubetta. Mais voudra-t-il venir ?

GUBETTA

Rentrez, madame, je crois qu'il va passer ici tout-à-l'heure avec les étourneaux en question. ³²⁰

DONA LUCREZIA

Te prennent-ils toujours pour le comte de Belverana ?

GUBETTA

Ils me croient espagnol depuis le talon jusqu'aux sourcils. Je suis un de leurs meilleurs amis. Je leur emprunte de l'argent.

DONA LUCREZIA

De l'argent ! et pourquoi faire ? ³²⁵

(, à part.)

DONA LUCREZIA

Ô mon Dieu ! faites qu'il n'arrive pas malheur à mon Gennaro !

GUBETTA

Et à ce propos, madame, il me vient une réflexion.

DONA LUCREZIA

Laquelle ?

GUBETTA

C'est qu'il faut que la queue du diable lui soit soudée, chevillée et vissée à l'échine d'une façon bien triomphante pour qu'elle résiste à l'innombrable multitude de gens qui la tirent perpétuellement !

330

DONA LUCREZIA

Tu ris à travers tout, Gubetta.

GUBETTA

C'est une manière comme une autre.

DONA LUCREZIA

Je crois que les voici. — Songe à tout.

DONA LUCREZIA

Elle rentre dans le palais par la petite porte sous le balcon.

335

SCÈNE III

GUBETTA

GENNARO, MAFFIO, JEPPPO, ASCANIO, DON APOSTOLO, OLOFERNO.

(, bas.)

MAFFIO

Vous direz ce que vous voudrez, messieurs, on peut se dispenser de venir à Ferrare quand on a blessé au cœur Madame Lucrèce Borgia.

DON APOSTOLO

Que pouvions-nous faire ? le sénat nous envoie ici. Est-ce qu'il y a
moyen d'éluder les ordres du sérénissime sénat de Venise ? Une fois dés-
signés, il fallait partir. Je ne me dissimule pourtant pas, Maffio, que la
Lucrezia Borgia est en effet une redoutable ennemie. Elle est la maîtresse ici.

(, rêveur dans un coin du théâtre, sans se mêler à la conversation.)

GENNARO

Ô ma mère ! ma mère ! Qui me dira ce que je puis faire pour ma pauvre
mère !

MAFFIO

On peut te coucher tout de ton long dans le sépulcre, Jeppo, sans tou-
cher à un cheveu de ta tête. Il y a des poisons qui font les affaires des
Borgia sans éclat et sans bruit, et beaucoup mieux que la hache ou le
poignard. Rappelle-toi la manière dont Alexandre Six a fait disparaître
du monde le sultan Zizimi, frère de Bajazet.

OLOFERNO

Et tant d'autres.

JEPPPO

Il paraît que ce brave turc n'entendait rien à la politique.

MAFFIO

Oui, les Borgia ont des poisons qui tuent en un jour, en un mois, en un an, à leur gré. Ce sont d'infâmes poisons qui rendent le vin meilleur, et font vider le flacon avec plus de plaisir. Vous vous croyez ivre, vous êtes mort. Ou bien un homme tombe tout à coup en langueur, sa peau se ride, ses yeux se cavent, ses cheveux blanchissent, ses dents se brisent comme verre sur le pain ; il ne marche plus, il se traîne ; il ne respire plus, il râle ; il ne rit plus, il ne dort plus, il grelotte au soleil en plein midi ; jeune homme, il a l'air d'un vieillard ; il agonise ainsi quelque temps, enfin il meurt. Il meurt ; et alors on se souvient qu'il y a six mois ou un an il a bu un verre de vin de Chypre chez un Borgia.

MAFFIO

Se retournant.

MAFFIO

On voit passer au fond du théâtre un homme à cheveux blancs, maigre, chancelant, boitant, appuyé sur un bâton, et enveloppé d'un manteau.

ASCANIO

Pauvre Montefeltro !

DON APOSTOLO

Quel âge a-t-il ?

MAFFIO

Mon âge. Vingt-neuf ans.

OLOFERNO

Je l'ai vu l'an passé rose et frais comme vous.

370

MAFFIO

Il y a trois mois, il a soupé chez notre Saint-Père le pape, dans sa vigne du Belvédère !

MAFFIO

Oh ! l'on conte des choses bien étranges de ces soupers des Borgia !

ASCANIO

Ce sont des débauches effrénées, assaisonnées d'empoisonnements.

MAFFIO

Voyez, messeigneurs, comme cette place est déserte autour de nous. Le peuple ne s'aventure pas si près que nous du palais ducal ; il a peur que les poisons qui s'y élaborent jour et nuit ne transpirent à travers les murs.

375

ASCANIO

Messieurs, à tout prendre, les ambassadeurs ont eu hier leur audience du duc. Notre office est à peu près fini. La suite de l'ambassade se compose de cinquante cavaliers. Notre disparition ne s'apercevrait guère

380

dans le nombre. Et je crois que nous ferions sagement de quitter Ferrare.

JEPPPO

Messieurs, il sera temps demain. Je suis invité à souper ce soir chez la princesse Negroni, dont je suis fort éperdument amoureux, et je ne voudrais pas avoir l'air de fuir devant la plus jolie femme de Ferrare.

385

OLOFERNO

Tu es invité à souper ce soir chez la princesse Negroni ?

JEPPPO

Oui.

OLOFERNO

Et moi aussi.

ASCANIO

Et moi aussi.

390

DON APOSTOLO

Et moi aussi.

(, sortant de l'ombre du pilier.)

GUBETTA

Et moi aussi, messieurs.

JEPP0

Tiens, voilà Monsieur De Belverana. Eh bien ! nous irons tous ensemble ; ce sera une joyeuse soirée. Bonjour, Monsieur De Belverana.

GUBETTA

Que Dieu vous garde longues années, seigneur Jeppo.

395

(, bas à Jeppo.)

MAFFIO

Vous allez encore me trouver bien timide, Jeppo. Hé bien, si vous m'en croyiez, nous n'irions pas à ce souper. Le palais Negroni touche au palais ducal, et je n'ai pas grande croyance aux airs amiables de ce seigneur Belverana.

(, bas.)

MAFFIO

Cela ne prouve pas que celui-ci soit le fils du père avec qui était votre père.

400

JEPP0

Vous êtes libre de ne pas venir souper, Maffio.

MAFFIO

J'irai si vous y allez, Jeppo.

JEPPPO

Vive Jupiter, alors ! — Et toi, Gennaro, est-ce que tu n'es pas des nôtres ce soir ?

405

ASCANIO

Est-ce que la Negroni ne t'a pas invité ?

GENNARO

Non. La princesse m'aura trouvé trop médiocre gentilhomme.

(, souriant.)

JEPPPO

À propos, conte-nous donc un peu ce que te disait madame Lucrèce l'autre soir. Il paraît qu'elle est folle de toi. Elle a dû t'en dire long. La liberté du bal était une bonne fortune pour elle. Les femmes ne déguisent leur personne que pour déshabiller plus hardiment leur âme. Visage masqué, cœur à nu.

410

JEPPPO

Depuis quelques instants dona Lucrezia est sur le balcon dont elle a entr'ouvert la jalousie. Elle écoute.

MAFFIO

Ah ! Tu es venu te loger précisément en face de son balcon. Gennaro ! Gennaro !

415

DON APOSTOLO

Ce qui n'est pas sans danger, mon camarade ; car on dit ce digne duc de Ferrare fort jaloux de madame sa femme.

OLOFERNO

Allons, Gennaro, dis-nous où tu en es de ton amourette avec la Lucreèce Borgia.

420

(, sur le balcon, à part.)

DONA LUCREZIA

Hélas !

MAFFIO

C'est pure plaisanterie, Gennaro. Mais il me semble qu'on peut bien te parler de cette dame, puisque tu portes ses couleurs.

GENNARO

Que veux-tu dire ?

(, lui montrant l'écharpe qu'il porte.)

MAFFIO

Cette écharpe ?

425

JEPPPO

Ce sont en effet les couleurs de Lucreèce Borgia.

GENNARO

C'est Fiametta qui me l'a envoyée.

GENNARO

En es-tu sûr, Maffio ? Par qui le sais-tu ?

MAFFIO

Par ton valet qui t'a remis l'écharpe et qu'elle a gagné.

GENNARO

Damnation !

430

GENNARO

Il arrache l'écharpe, la déchire et la foule aux pieds.

(, à part.)

DONA LUCREZIA

Hélas !

DONA LUCREZIA

Elle referme la jalousie et se retire.

MAFFIO

Cette femme est belle pourtant !

MAFFIO

C'est un ducat d'or à l'effigie de Satan.

435

GENNARO

Il monte sur le banc de pierre qui est au-dessous du balcon, et avec son poignard, il fait sauter la première lettre du nom de Borgia gravé sur le mur, de façon qu'il ne reste plus que ce mot :

GENNARO

ORGIA.

MAFFIO

Que diable fait-il ?

440

JEPPPO

Gennaro, cette lettre de moins au nom de madame Lucrèce, c'est ta tête de moins sur tes épaules.

GENNARO

Si l'on cherche le coupable, je me présenterai.

(, à part.)

GUBETTA

Je le voudrais, pardieu. Cela embarrasserait Madame Lucrèce.

GUBETTA

Depuis quelques instants, deux hommes vêtus de noir se promènent sur la place et observent.

445

MAFFIO

Messieurs, voilà des gens de mauvaise mine qui nous regardent un peu curieusement. Je crois qu'il serait prudent de nous séparer. — Ne fais pas de nouvelles folies, frère Gennaro.

GENNARO

Sois tranquille, Maffio. Ta main ? — Messieurs, bien de la joie cette nuit !

450

GENNARO

Il rentre chez lui ; les autres se dispersent.

SCÈNE IV

PREMIER HOMME

Que diable fais-tu là, Rustighello ?

DEUXIÈME HOMME

J'attends que tu t'en ailles, Astolfo.

PREMIER HOMME

En vérité ?

455

DEUXIÈME HOMME

Et toi, que fais-tu là, Astolfo ?

PREMIER HOMME

J'attends que tu t'en ailles, Rustighello.

PREMIER HOMME

À l'homme qui vient d'entrer là. Et toi, à qui en veux-tu ?

DEUXIÈME HOMME

Au même.

PREMIER HOMME

Diable !

460

DEUXIÈME HOMME

Qu'est-ce que tu en veux faire ?

PREMIER HOMME

Le mener chez la duchesse. — Et toi ?

DEUXIÈME HOMME

Je veux le mener chez le duc.

PREMIER HOMME

Diable !

PREMIER HOMME

L'amour, sans doute. — Et chez le duc ?

465

DEUXIÈME HOMME

Probablement, la potence.

PREMIER HOMME

Comment faire ? Il ne peut pas être à la fois chez le duc et chez la duchesse, amant heureux et pendu.

DEUXIÈME HOMME

Voici un ducat. Jouons à croix ou pile à qui de nous deux aura l'homme.

PREMIER HOMME

C'est dit.

470

DEUXIÈME HOMME

Ma foi, si je perds, je dirai tout bonnement au duc que j'ai trouvé l'oiseau déniché. Cela m'est bien égal les affaires du duc.

DEUXIÈME HOMME

Il jette un ducat en l'air.

(, regardant à terre.)

DEUXIÈME HOMME

C'est face.

PREMIER HOMME

L'homme sera pendu. Prends-le. Adieu.

475

DEUXIÈME HOMME

Bonsoir.

DEUXIÈME HOMME

L'autre une fois disparu, il ouvre la porte basse sous le balcon, y entre et revient un moment après accompagné de quatre sbires avec lesquels il va frapper à la porte de la maison où est entré Gennaro. La toile tombe.

DEUXIÈME HOMME

Victor Hugo

480

DEUXIÈME HOMME

Lucrèce Borgia

DEUXIÈME HOMME

◄ Acte I

ACTE DEUXIÈME. LE COUPLE.

SCÈNE 1

UN HUISSIER

Une salle du palais ducal de Ferrare. Tentures de cuir de Hongrie frappées d'arabesques d'or. Ameublement magnifique dans le goût de la fin du quinzième siècle en Italie. — Le fauteuil ducal en velours rouge, brodé aux armes de la maison d'Este. À côté, une table couverte de velours rouge. — Au fond, une grande porte. À droite, une petite porte. À gauche, une autre petite porte masquée. — Derrière la petite porte masquée, on voit, dans un compartiment ménagé sur le théâtre, la naissance d'un escalier en spirale qui s'enfonce sous le plancher et qui est éclairé par une longue et étroite fenêtre grillée.

SCÈNE I

RUSTIGHELLO

Est-ce là tout, monseigneur ?

DON ALPHONSE

Non. Tu prendras ta meilleure épée, et tu te tiendras dans le cabinet, debout, derrière la porte, de manière à entendre tout ce qui se passera ici,

et à pouvoir entrer au premier signal que je te donnerai avec cette clochette d'argent, dont tu connais le son. 495

DON ALPHONSE

Il montre une clochette sur la table.

DON ALPHONSE

— Si j'appelle simplement : — Rustighello ! — tu entreras avec le plateau. Si je secoue la clochette, tu entreras avec l'épée.

RUSTIGHELLO

Il suffit, monseigneur. 500

DON ALPHONSE

Tu tiendras ton épée nue à la main, afin de n'avoir pas la peine de la tirer.

DON ALPHONSE

Rustighello ! prends deux épées. Une peut se briser. — Va.

DON ALPHONSE

Rustighello sort par la petite porte.

(, entrant par la porte du fond.)

UN HUISSIER

Notre dame la duchesse demande à parler à notre seigneur le duc. 505

SCÈNE II

(, entrant avec impétuosité)

DON ALPHONSE

Madame, le crime dont vous vous plaignez m'est connu.

DON ALPHONSE

Le criminel est découvert.

DONA LUCREZIA

Vive Dieu ! S'il est découvert, comment se fait-il qu'il ne soit pas arrêté ?

DON ALPHONSE

Il est arrêté, madame.

510

DONA LUCREZIA

Sur mon âme, s'il est arrêté, d'où vient qu'il n'est pas encore puni ?

DON ALPHONSE

Il va l'être. J'ai voulu d'abord avoir votre avis sur le châtiment.

DONA LUCREZIA

Et vous avez bien fait, monseigneur ! — Où est-il ?

DONA LUCREZIA

Ah, ici ! — Il me faut un exemple, entendez-vous, monsieur ? C'est un crime de lèse-majesté. Ces crimes-là font toujours tomber la tête qui les 515
conçoit et la main qui les exécute. — Ah ! il est ici ! Je veux le voir.

DON ALPHONSE

C'est facile.

DON ALPHONSE

Appelant.

DON ALPHONSE

— Bautista !

DON ALPHONSE

L'huissier reparait.

520

DONA LUCREZIA

Encore un mot, monsieur, avant que le coupable soit introduit. — Quel que soit cet homme, fût-il de votre ville, fût-il de votre maison, don Alphonse, donnez-moi votre parole de duc couronné qu'il ne sortira pas d'ici vivant.

DONA LUCREZIA

C'est bien. Hé, sans doute j'entends. Amenez-le maintenant, que je 525
l'interroge moi-même ! — Mon dieu, qu'est-ce que je leur ai donc fait à ces gens de Ferrare pour me persécuter ainsi !

(, à l'huissier.)

DON ALPHONSE

Faites entrer le prisonnier.

DON ALPHONSE

La porte du fond s'ouvre. On voit paraître Gennaro désarmé entre deux
pertuisaniers. Dans le même moment, on voit Rustighello monter
l'escalier dans le petit compartiment à gauche, derrière la porte mas- 530
quée ; il tient à la main un plateau sur lequel il y a un flacon doré, un
flacon argenté et deux coupes. Il pose le plateau sur l'appui de la fe-
nêtre, tire son épée et se place derrière la porte.

SCÈNE III

(, à part.)

DONA LUCREZIA

Gennaro !

535

(, s'approchant d'elle, bas et avec un sourire.)

DON ALPHONSE

Est-ce que vous connaissez cet homme ?

(, à part.)

DONA LUCREZIA

C'est Gennaro ! — Quelle fatalité, mon Dieu !

DONA LUCREZIA

Elle le regarde avec angoisse. Il détourne les yeux.

GENNARO

Monseigneur le duc, je suis un simple capitaine et je vous parle avec le respect qui convient. Votre altesse m'a fait saisir dans mon logis ce ma-
tin ; que me veut-elle ? 540

DONA LUCREZIA

Ce n'est pas lui ! il y a méprise, don Alphonse. Ce n'est pas ce jeune homme !

DON ALPHONSE

D'où le savez-vous ?

DONA LUCREZIA

J'en suis sûre. Ce jeune homme est de Venise et non de Ferrare. Ainsi... 545

DON ALPHONSE

Qu'est-ce que cela prouve ?

DONA LUCREZIA

Le fait a eu lieu ce matin, et je sais qu'il a passé la matinée chez une nommée Fiametta.

DON ALPHONSE

Vous voyez bien que votre altesse est mal instruite. Laissez-moi l'interroger. — Capitaine Gennaro, êtes-vous celui qui a commis le crime ? 550

(, éperdue.)

DONA LUCREZIA

On étouffe ici ! De l'air ! de l'air ! J'ai besoin de respirer un peu !

DONA LUCREZIA

Elle va à une fenêtre, et en passant à côté de Gennaro, elle lui dit bas et rapidement :

DONA LUCREZIA

— Dis que ce n'est pas toi !

555

(, à part.)

DON ALPHONSE

Elle lui a parlé bas.

(, se tournant vers dona Lucrezia.)

DON ALPHONSE

Vous avez ma parole de duc couronné, madame.

DONA LUCREZIA

J'ai deux mots à vous dire en particulier, monseigneur.

DONA LUCREZIA

Le duc fait signe à l'huissier et aux gardes de se retirer avec le prisonnier dans la salle voisine.

560

SCÈNE IV

DON ALPHONSE

Que me voulez-vous, madame ?

DONA LUCREZIA

Ce que je vous veux, don Alphonse, c'est que je ne veux pas que ce jeune homme meure.

DONA LUCREZIA

Je ne veux pas que ce jeune homme meure, monsieur le duc !

DON ALPHONSE

Madame, les gentilshommes aussi prouvés que moi n'ont pas coutume 565
de laisser leur foi en gage. Vous avez ma parole, il faut que je la retire.
J'ai juré que le coupable mourrait, il mourra. Sur mon âme , vous pouvez choisir le genre de mort.

(, d'un air riant et plein de douceur.)

(, prenant de son côté un air de galanterie.)

DON ALPHONSE

Dona Lucrezia, vous êtes ma dame, et je suis trop heureux qu'il vous plaise de m'avoir un instant à vos pieds.

570

DON ALPHONSE

Il s'assied près d'elle.

DONA LUCREZIA

Comme cela est bon de s'entendre ! Savez-vous bien, Alphonse, que je vous aime encore comme le premier jour de mon mariage, ce jour où vous fîtes une si éblouissante entrée à Rome, entre monsieur de Valentinois, mon frère, et monsieur le cardinal Hippolyte d'Este, le vôtre. J'étais sur le balcon des degrés de Saint-Pierre. Je me rappelle encore votre beau cheval blanc chargé d'orfèvrerie d'or, et l'illustre mine de roi que vous aviez dessus !

575

DON ALPHONSE

Vous étiez vous-même bien belle, madame, et bien rayonnante sous votre dais de brocart d'argent.

580

DON ALPHONSE

Rien ne presse.

(, d'un air enjoué.)

DONA LUCREZIA

Je voudrais n'avoir plus à y songer. — Allons, monsieur, laissez-moi terminer cette affaire à ma guise !

DON ALPHONSE

Il faut que celle-ci se termine à la mienne.

DONA LUCREZIA

Mais enfin, mon Alphonse, vous n'avez pas de raison pour vouloir la mort de cet homme ?

585

DON ALPHONSE

Et la parole que je vous ai donnée ? Le serment d'un roi est sacré.

DON ALPHONSE

Pourtant, dona Lucrezia, un serment...

DONA LUCREZIA

Ne me donnez pas de ces mauvaises raisons-là. Je ne suis pas une sotte. Dites-moi plutôt, mon cher Alphonse, si vous avez quelques motifs d'en⁵⁹⁰ vouloir à ce Gennaro. Non ? Eh bien ! accordez-moi sa vie. Vous m'aviez bien accordé sa mort. Qu'est-ce que cela vous fait ? S'il me plaît de lui pardonner. C'est moi qui suis l'offensée.

DONA LUCREZIA

Si vous m'aimez, Alphonse, vous ne me refuserez pas plus long-temps. Et s'il me plaît d'essayer de la clémence, à moi ? C'est un moyen de me⁵⁹⁵ faire aimer de votre peuple. Je veux que votre peuple m'aime. La miséricorde, Alphonse, cela fait ressembler un roi à Jésus-Christ. Soyons des souverains miséricordieux. Cette pauvre Italie a assez de tyrans sans nous depuis le baron vicaire du pape jusqu'au pape vicaire de Dieu. Finissons-en, cher Alphonse. Mettez ce Gennaro en liberté. C'est un ca-⁶⁰⁰ price, si vous voulez ; mais c'est quelque chose de sacré et d'auguste que le caprice d'une femme, quand il sauve la tête d'un homme.

DON ALPHONSE

Je ne puis, chère Lucrèce.

DONA LUCREZIA

Vous ne pouvez ? Mais enfin pourquoi ne pouvez-vous pas m'accorder quelque chose d'aussi insignifiant que la vie de ce capitaine ?

605

DONA LUCREZIA

Oui, pourquoi ?

DON ALPHONSE

Parce que ce capitaine est votre amant, madame !

DONA LUCREZIA

Ciel !

DONA LUCREZIA

Don Alphonse...

DON ALPHONSE

Taisez-vous. — Veillez sur vos amants désormais, Lucrece ! La porte par laquelle on entre dans votre chambre de nuit, mettez-y tel huissier qu'il vous plaira ; mais à la porte par où l'on sort, il y aura maintenant un portier de mon choix, — le bourreau !

DONA LUCREZIA

Monseigneur, je vous jure...

DON ALPHONSE

Ne jurez pas. Les serments, cela est bon pour le peuple. Ne me donnez pas de ces mauvaises raisons-là.

DONA LUCREZIA

Si vous saviez...

DONA LUCREZIA

Monseigneur ! monseigneur ! je vous demande, à genoux et à mains jointes, au nom de Jésus et de Marie, au nom de votre père et de votre mère, monseigneur, je vous demande la vie de ce capitaine.

620

DON ALPHONSE

Voilà aimer ! — Vous pourrez faire de son cadavre ce qu'il vous plaira, madame, et je prétends que ce soit avant une heure.

DONA LUCREZIA

Grâce pour Gennaro !

DON ALPHONSE

Si vous pouviez lire la ferme résolution qui est dans mon âme, vous n'en parleriez pas plus que s'il était déjà mort.

625

(, se relevant.)

DON ALPHONSE

Oh ! ne faites pas la terrible, madame ! Sur mon âme, je ne vous crains pas ! Je sais vos allures. Je ne me laisserai pas empoisonner comme votre premier mari, ce pauvre gentilhomme d'Espagne dont je ne sais plus le nom, ni vous non plus ! Je ne me laisserai pas chasser comme votre second mari, Jean Sforza, seigneur de Pesaro, cet imbécile ! Je ne me laisserai pas tuer à coups de pique, sur n'importe quel escalier, comme le troisième, don Alphonse d'Aragon, faible enfant dont le sang n'a guère plus taché les dalles que de l'eau pure ! Tout beau ! Moi je suis un homme, madame. Le nom d'Hercule est souvent porté dans ma famille. Par le ciel ! j'ai des soldats plein ma ville et plein ma seigneurie, et j'en suis un moi-même, et je n'ai point encore vendu, comme ce

630

635

pauvre roi de Naples, mes bons canons d'artillerie au pape, votre saint père !

DON ALPHONSE

Je sais fort bien qui vous êtes, mais je sais aussi où vous êtes. Vous êtes la fille du pape, mais vous n'êtes pas à Rome ; vous êtes la gouvernante⁶⁴⁰ de Spolette, mais vous n'êtes pas à Spolette ; vous êtes la femme, la sujette et la servante d'Alphonse, duc de Ferrare, et vous êtes à Ferrare !

DON ALPHONSE

Dona Lucrezia, toute pâle de terreur et de colère, regarde fixement le duc et recule lentement devant lui, jusqu'à un fauteuil où elle vient tomber comme brisée.

645

DON ALPHONSE

— Ah ! cela vous étonne, vous avez peur de moi, madame, jusqu'ici c'était moi qui avais peur de vous. J'entends qu'il en soit ainsi désormais, et pour commencer, voici le premier de vos amants sur lequel je mets la main, il mourra.

(, d'une voix faible.)

DONA LUCREZIA

Raisonnons un peu, don Alphonse. Si cet homme est celui qui a commis⁶⁵⁰ envers moi le crime de lèse-majesté, il ne peut être en même temps mon amant...

(, se tordant les mains.)

DONA LUCREZIA

Ô mon Dieu ! ô mon Dieu ! ô mon Dieu !

DON ALPHONSE

Vous ne répondez pas ? Je vais le faire tuer dans l'antichambre à coups d'épée.

655

DON ALPHONSE

Il va pour sortir, elle lui saisit le bras.

DONA LUCREZIA

Arrêtez !

DON ALPHONSE

Aimez-vous mieux lui verser vous-même un verre de vin de Syracuse ?

DON ALPHONSE

Il faut qu'il meure.

DONA LUCREZIA

Pas à coups d'épée !

660

DON ALPHONSE

La manière m'importe peu. — Que choisissiez-vous ?

DONA LUCREZIA

L'autre chose.

DON ALPHONSE

Vous aurez soin de ne pas vous tromper, et de lui verser vous-même du flacon d'or que vous savez ? Je serai là d'ailleurs. Ne vous figurez pas que je vais vous quitter.

665

DON ALPHONSE

Bautista !

DON ALPHONSE

L'huissier reparaît.

DON ALPHONSE

— Ramenez le prisonnier.

SCÈNE V

DON ALPHONSE

Qu'est-ce que j'entends dire, seigneur Gennaro ? Que ce que vous avez fait ce matin, vous l'avez fait par étourderie et bravade, et sans intention méchante, que madame la duchesse vous pardonne, et que d'ailleurs vous êtes un vaillant. Par ma mère, s'il en est ainsi, vous pouvez retourner sain et sauf à Venise. À Dieu ne plaise que je prive la magnifique république de Venise d'un bon domestique et la chrétienté d'un bras fidèle qui porte une fidèle épée quand il y a devers les eaux de Chypre et de Candie des idolâtres et des sarrasins !

670

675

DON ALPHONSE

Capitaine, est-ce un bon service que celui de la république, et combien y gagnez-vous, bon an, mal an ?

GENNARO

J'ai une compagnie de cinquante lances, monseigneur, que je défraie et que j'habille. La sérénissime république, sans compter les aubaines et les épaves, me donne deux mille sequins d'or par an. 680

DON ALPHONSE

Et si je vous en offrais quatre mille, prendriez-vous service chez moi ?

GENNARO

Je ne pourrais. Je suis encore pour cinq ans au service de la république. Je suis lié.

GENNARO

Par serment. 685

(, bas à dona Lucrezia.)

DON ALPHONSE

Il paraît que ces gens-là tiennent les leurs, madame.

DON ALPHONSE

Haut.

DON ALPHONSE

— N'en parlons plus, seigneur Gennaro.

GENNARO

Je n'ai fait aucune lâcheté pour obtenir la vie sauve ; mais, puisque votre altesse me la laisse, voici ce que je puis lui dire maintenant. Votre 690

altesse se souvient de l'assaut de Faenza, il y a deux ans. Monseigneur le duc Hercule d'Este, votre père, y courut grand péril de la part de deux cranequiniers du Valentinois qui l'allaient tuer. Un soldat aventurier lui sauva la vie.

DON ALPHONSE

Oui, et l'on n'a jamais pu retrouver ce soldat.

695

DON ALPHONSE

Pardieu, mon capitaine, ceci mérite récompense. — Est-ce que vous n'accepteriez pas cette bourse de sequins d'or ?

GENNARO

Nous faisons le serment, en prenant le service de la république, de ne recevoir aucun argent des souverains étrangers. Cependant, si votre altesse le permet, je prendrai cette bourse, et je la distribuerai en mon nom aux braves soldats que voici.

700

GENNARO

Il montre les gardes.

DON ALPHONSE

Faites.

DON ALPHONSE

Gennaro prend la bourse.

DON ALPHONSE

— Mais alors vous boirez avec moi, suivant le vieil usage de nos ancêtres, comme bons amis que nous sommes, un verre de mon vin de Syracuse. 705

GENNARO

Volontiers, monseigneur.

DON ALPHONSE

Gennaro s'incline et se retourne pour aller distribuer l'argent aux soldats au fond du théâtre. Le duc appelle. 710

DON ALPHONSE

— Rustighello !

DON ALPHONSE

Rustighello paraît avec le plateau.

DON ALPHONSE

— Pose le plateau là, sur cette table. — Bien.

DON ALPHONSE

Prenant dona Lucrezia par la main.

DON ALPHONSE

— Madame, écoutez ce que je vais dire à cet homme. — Rustighello, retourne te placer derrière cette porte avec ton épée nue à la main ; si tu entends le bruit de cette clochette, tu entreras. Va. 715

DON ALPHONSE

Rustighello sort, et on le voit se replacer derrière la porte.

DON ALPHONSE

— Madame, vous verserez vous-même à boire au jeune homme, et vous aurez soin de verser du flacon d'or que voici.

720

(, pâle et d'une voix faible.)

DON ALPHONSE

Ayez soin de ne pas vous tromper de flacon. — Hé bien, capitaine !

DON ALPHONSE

Gennaro, qui a fini sa distribution d'argent, revient sur le devant du théâtre. Le duc se verse à boire dans une des deux coupes d'émail avec le flacon d'argent, et prend la coupe qu'il porte à ses lèvres.

GENNARO

Je suis confus de tant de bonté, monseigneur.

725

DON ALPHONSE

Madame, versez à boire au seigneur Gennaro. — Quel âge avez-vous, capitaine ?

(, saisissant l'autre coupe et la présentant à la duchesse.)

GENNARO

Vingt ans.

(, bas à la duchesse, qui essaie de prendre le flacon d'argent.)

DON ALPHONSE

Le flacon d'or, madame !

DON ALPHONSE

Elle prend en tremblant le flacon d'or.

730

DON ALPHONSE

— Ah ça, vous devez être amoureux ?

DON ALPHONSE

Savez vous, madame, que c'eût été une cruauté que d'enlever ce capitaine à la vie, à l'amour, au soleil d'Italie, à la beauté de son âge de vingt ans, à son glorieux métier de guerre et d'aventure par où toutes les maisons royales ont commencé, aux fêtes, aux bals masqués, aux gais carnavals de Venise, où il se trompe tant de maris, et aux belles femmes que ce jeune homme peut aimer et qui doivent aimer ce jeune homme, n'est-ce pas, madame ? — Versez donc à boire au capitaine.

735

DON ALPHONSE

Bas.

DON ALPHONSE

— Si vous hésitez, je fais entrer Rustighello.

740

DON ALPHONSE

Elle verse à boire à Gennaro sans dire une parole.

GENNARO

Je vous remercie, monseigneur, de me laisser vivre pour ma pauvre mère.

(, à part.)

DONA LUCREZIA

Oh ! horreur !

(, buvant.)

GENNARO

Monseigneur, Dieu vous le rende !

745

GENNARO

Il boit.

(, à part.)

DONA LUCREZIA

Ciel !

(, à part.)

DON ALPHONSE

C'est fait.

DON ALPHONSE

Haut.

DON ALPHONSE

— Sur ce, je vous quitte, mon capitaine. Vous partirez pour Venise quand vous voudrez.

750

DON ALPHONSE

Bas à dona Lucrezia.

DON ALPHONSE

— Remerciez-moi, madame, je vous laisse tête à tête avec lui. Vous devez avoir des adieux à lui faire. Vivez avec lui, si bon vous semble, son dernier quart d'heure.

755

DON ALPHONSE

Il sort. Les gardes le suivent.

SCÈNE VI

DONA LUCREZIA

Gennaro ! — Vous êtes empoisonné !

GENNARO

Empoisonné, madame !

DONA LUCREZIA

Empoisonné !

GENNARO

J'aurais dû m'en douter, le vin étant versé par vous.

760

GENNARO

Oui, le poison des Borgia !

DONA LUCREZIA

Vous en avez bu. Personne au monde ne connaît de contre-poison à cette composition terrible, personne, excepté le pape, monsieur de Valentinois, et moi. Tenez, voyez cette fiole que je porte toujours cachée dans ma ceinture. Cette fiole, Gennaro, c'est la vie, c'est la santé, c'est le salut. Une seule goutte sur vos lèvres, et vous êtes sauvé ! ⁷⁶⁵

DONA LUCREZIA

Elle veut approcher la fiole des lèvres de Gennaro, il recule.

(, la regardant fixement.)

(, tombant anéantie sur le fauteuil.)

DONA LUCREZIA

Ô mon Dieu ! mon Dieu !

GENNARO

Ne vous appelez-vous pas Lucrèce Borgia ? — Est-ce que vous croyez que je ne me souviens pas du frère de Bajazet ? Oui, je sais un peu d'histoire ! On lui fit accroire, à lui aussi, qu'il était empoisonné par Charles VIII, et on lui donna un contre-poison dont il mourut. Et la main qui lui présenta le contre-poison, la voilà, elle tient cette fiole. Et la bouche qui lui dit de le boire, la voici, elle me parle ! ⁷⁷⁰

DONA LUCREZIA

Misérable femme que je suis ! ⁷⁷⁵

DONA LUCREZIA

Votre mère, Gennaro ! vous la voyez peut-être autrement qu'elle n'est.
Que diriez-vous si ce n'était qu'une femme criminelle comme moi ?

DONA LUCREZIA

Non, cette femme-là, Gennaro, cette mère-là, je ne la connais pas !

GENNARO

Mais devant qui est-ce que je parle ainsi ? Qu'est-ce que cela vous fait à vous, Lucrèce Borgia, les joies ou les douleurs d'une mère ! Vous n'avez⁷⁸⁰ jamais eu d'enfants, à ce qu'on dit, et vous êtes bien heureuse. Car vos enfants, si vous en aviez, savez-vous bien qu'ils vous renieraient, madame ? Quel malheureux assez abandonné du ciel voudrait d'une pareille mère ? Être le fils de Lucrèce Borgia ! dire ma mère à Lucrèce Borgia ! Oh !...

785

GENNARO

Madame...

DONA LUCREZIA

Voyons ! Il faut en finir. Accablez-moi, écrasez-moi sous votre mépris ; mais vous êtes empoisonné, buvez ceci sur-le-champ !

GENNARO

Que dois-je croire, madame ? Le duc est loyal, et j'ai sauvé la vie à son père. Vous, je vous ai offensée, vous avez à vous venger de moi.

790

GENNARO

Allons, c'est bien. S'il y a un crime en ceci, qu'il retombe sur votre tête. Après tout, que vous disiez vrai ou non, ma vie ne vaut pas la peine d'être tant disputée. Donnez.

GENNARO

Il prend la fiole et boit.

DONA LUCREZIA

Sauvé ! — Maintenant il faut repartir pour Venise de toute la vitesse de ton cheval. Tu as de l'argent ? 795

DONA LUCREZIA

Le duc te croit mort. Il sera aisé de lui cacher ta fuite. Attends ! Garde cette fiole et porte-la toujours sur toi. Dans des temps comme ceux où nous vivons, le poison est de tous les repas. Toi surtout, tu es exposé. Maintenant pars vite. 800

DONA LUCREZIA

Lui montrant la porte masquée qu'elle entr'ouvre.

DONA LUCREZIA

— Descends par cet escalier. Il donne dans une des cours du palais Negroni. Il te sera aisé de t'évader par là. N'attends pas jusqu'à demain matin, n'attends pas jusqu'au coucher du soleil, n'attends pas une heure, n'attends pas une demi-heure ! Quitte Ferrare sur-le-champ, quitte Ferrare comme si c'était Sodome qui brûle, et ne regarde pas derrière toi ! — Adieu ! — Attends encore un instant. J'ai un dernier mot à te dire, mon Gennaro ! 805

GENNARO

Parlez, madame.

(, baissant les yeux.)

GENNARO

Madame...

810

DONA LUCREZIA

Je viens de te sauver la vie, enfin !

GENNARO

Vous me le dites. Tout ceci est plein de ténèbres. Je ne sais que penser.
Tenez, madame, je puis tout vous pardonner, une chose exceptée.

DONA LUCREZIA

Laquelle ?

DONA LUCREZIA

Toutes les paroles sont sérieuses avec vous, Gennaro. Je ne puis vous ju-
rer cela.

815

GENNARO

Ô ma mère ! ma mère ! La voilà donc l'épouvantable femme qui a fait
ton malheur !

DONA LUCREZIA

Gennaro !...

GENNARO

Vous l'avez avoué, madame ! Adieu ! Soyez maudite !

820

DONA LUCREZIA

Et toi, Gennaro ! sois béni !

DONA LUCREZIA

Il sort. — Elle tombe évanouie sur le fauteuil.

DONA LUCREZIA

La deuxième décoration. La place de Ferrare avec le balcon ducal d'un côté et la maison de Gennaro de l'autre. — Il est nuit.

SCÈNE I

RUSTIGHELLO

Oui, monseigneur, cela s'est passé ainsi. Avec je ne sais quel philtre elle l'a rendu à la vie, et l'a fait évader par la cour du palais Negroni.

825

DON ALPHONSE

Et tu as souffert cela ?

DON ALPHONSE

Il fallait briser la porte.

RUSTIGHELLO

Une porte de chêne, un verrou de fer. Chose facile !

DON ALPHONSE

N'importe ! Il fallait briser le verrou, te dis-je ; il fallait entrer et le tuer. 830

RUSTIGHELLO

D'abord, en supposant que j'eusse pu enfoncer la porte, madame Lucrèce l'aurait couvert de son corps. Il aurait fallu tuer aussi madame Lucrèce.

DON ALPHONSE

Hé bien ? Après ?

RUSTIGHELLO

Je n'avais pas d'ordre pour elle. 835

RUSTIGHELLO

Et puis j'aurais craint de brouiller votre altesse avec le pape.

DON ALPHONSE

Imbécile !

RUSTIGHELLO

C'était bien embarrassant, monseigneur. Tuer la fille du Saint-Père !

DON ALPHONSE

Hé bien, sans la tuer, ne pouvais-tu pas crier, appeler, m'avertir, empêcher l'amant de s'évader ? 840

RUSTIGHELLO

Oui, et puis le lendemain votre altesse se serait réconciliée avec madame Lucrèce, et le surlendemain madame Lucrèce m'aurait fait pendre.

RUSTIGHELLO

Non. Vous voyez une lumière à cette fenêtre. Le Gennaro n'est pas encore parti. Son valet, que la duchesse avait gagné, est à présent gagné par moi, et m'a tout dit. En ce moment il attend son maître derrière la citadelle avec deux chevaux sellés. Le Gennaro va sortir pour l'aller re-
joindre dans un instant. 845

DON ALPHONSE

En ce cas, embusquons-nous derrière l'angle de sa maison. Il est nuit noire. Nous le tuons quand il passera.

RUSTIGHELLO

Comme il vous plaira. 850

DON ALPHONSE

Ton épée est bonne ?

RUSTIGHELLO

Oui.

RUSTIGHELLO

Il y a deux choses qu'il n'est pas aisé de trouver sous le ciel ; c'est un italien sans poignard, et une italienne sans amant.

DON ALPHONSE

Bien. — Tu frapperas des deux mains.

855

RUSTIGHELLO

Monseigneur le duc, pourquoi ne le faites-vous pas arrêter tout simplement, et pendre par jugement du fiscal ?

DON ALPHONSE

Il est sujet de Venise, et ce serait déclarer la guerre à la république. Non. Un coup de poignard vient on ne sait d'où, et ne compromet personne. L'empoisonnement vaudrait mieux encore, mais l'empoisonnement est manqué.

860

DON ALPHONSE

Mon cher, le seigneur Machiavel m'a dit souvent que, dans ces cas-là, le mieux était que les princes fissent leurs affaires eux-mêmes.

RUSTIGHELLO

Monseigneur, j'entends venir quelqu'un.

DON ALPHONSE

Rangeons-nous le long de ce mur.

865

DON ALPHONSE

Ils se cachent dans l'ombre, sous le balcon. — Paraît Maffio en habit de fête, qui arrive en fredonnant et va frapper à la porte de Gennaro.

SCÈNE II

MAFFIO

Gennaro !

GENNARO

C'est toi, Maffio ? Veux-tu entrer ?

MAFFIO

Non. Je n'ai que deux mots à te dire. Est-ce que décidément tu ne viens pas ce soir souper avec nous chez la princesse Negroni ? 870

GENNARO

Je ne suis pas convié.

GENNARO

Il y a une autre raison. Je dois te dire cela, à toi. Je pars.

MAFFIO

Comment, tu pars ?

GENNARO

Dans un quart d'heure. 875

MAFFIO

Pourquoi ?

GENNARO

Je te dirai cela à Venise.

MAFFIO

Affaire d'amour ?

GENNARO

Oui, affaire d'amour.

GENNARO

Viens avec moi !

880

MAFFIO

Viens plutôt avec moi, toi ! — Il vaut bien mieux passer la nuit à table avec de jolies femmes et de gais convives que sur la grande route, entre les bandits et les ravins.

GENNARO

Tu n'étais pas très-sûr ce matin de ta princesse Negroni.

MAFFIO

Je me suis informé. Jeppo avait raison. C'est une femme charmante et de belle humeur, et qui aime les vers et la musique, voilà tout. Allons, viens avec moi.

885

MAFFIO

Partir à la nuit close ! Tu vas te faire assassiner.

GENNARO

Sois tranquille. Adieu. Bien du plaisir.

MAFFIO

Frère Gennaro, j'ai mauvaise idée de ton voyage.

890

GENNARO

Frère Maffio, j'ai mauvaise idée de ton souper.

MAFFIO

S'il allait t'arriver malheur sans que je fusse là !

GENNARO

Qui sait si je ne me reprocherai pas demain de t'avoir quitté ce soir ?

GENNARO

Allons, il faut que je te conte, à toi, Maffio, les motifs de mon départ subit. Tu vas juger si j'ai raison.

895

GENNARO

Il prend Maffio à part et lui parle à l'oreille.

(, sous le balcon, bas à don Alphonse.)

RUSTIGHELLO

Attaquons-nous, monseigneur ?

(, bas.)

DON ALPHONSE

Voyons la fin de ceci.

(, éclatant de rire après le récit de Gennaro.)

(, lui prenant la main.)

MAFFIO

Vrai dieu ! Voilà un ami !

MAFFIO

Ils sortent. On les voit s'éloigner vers le fond de la place. Don Alphonse⁹⁰⁰
et Rustighello sortent de leur cachette.

(, l'épée nue.)

RUSTIGHELLO

Hé bien, qu'attendez-vous, monseigneur ? Ils ne sont que deux. Chargez-vous de votre homme. Je me charge de l'autre.

DON ALPHONSE

Non, Rustighello. Ils vont souper chez la princesse Negroni. Si je suis bien informé...

905

DON ALPHONSE

Il s'interrompt et paraît rêver un instant.

DON ALPHONSE

Éclatant de rire.

DON ALPHONSE

— Pardieu ! Cela ferait encore mieux mon affaire, et ce serait une plaisante aventure. Attendons à demain.

DON ALPHONSE

Ils rentrent au palais.

910

DON ALPHONSE

Victor Hugo

DON ALPHONSE

Lucrèce Borgia

DON ALPHONSE

◄ Acte II

DON ALPHONSE

Note ►

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I

(, son verre à la main.)

(, son verre à la main.)

MAFFIO

Le vin que nous buvons vaut mieux que les histoires que vous nous contez, Jeppo.

915

ASCANIO

Jeppo a la maladie de conter des histoires quand il a bu.

DON APOSTOLO

L'autre jour, c'était à Venise, chez le sérénissime doge Barbarigo ; aujourd'hui, c'est à Ferrare, chez la divine princesse Negroni.

JEPPPO

L'autre jour, c'était une histoire lugubre ; aujourd'hui, c'est une histoire gaie.

920

GUBETTA

C'est triste et commun. Un homme ruiné, qui épouse une femme en ruine. Chose qui se voit tous les jours.

GUBETTA

Il se met à manger. De temps en temps, quelques-uns se lèvent de table et viennent causer sur le devant de la scène pendant que l'orgie continue.

925

(, à Maffio, montrant Gennaro.)

PRINCESSE NEGRONI

Monsieur le comte Orsini, vous avez là un ami qui me paraît bien triste.

MAFFIO

Il est toujours ainsi, madame. Il faut que vous me pardonniez de l'avoir amené sans que vous lui eussiez fait la grâce de l'inviter. C'est mon frère d'armes. Il m'a sauvé la vie à l'assaut de Rimini. J'ai reçu à l'attaque du pont de Vicence un coup d'épée qui lui était destiné. Nous ne nous séparons jamais. Nous vivons ensemble. Un bohémien nous a prédit que nous mourrions le même jour.

930

(, riant.)

NEGRONI

Vous a-t-il dit si ce serait le soir ou le matin ?

(, riant plus fort.)

NEGRONI

Votre bohémien ne savait ce qu'il disait. — Et vous aimez bien ce jeune homme ? 935

MAFFIO

Autant qu'un homme peut en aimer un autre.

NEGRONI

Eh bien ! vous vous suffisez l'un à l'autre. Vous êtes heureux.

MAFFIO

L'amitié ne remplit pas tout le cœur, madame.

NEGRONI

Mon dieu ! qu'est-ce qui remplit tout le cœur ?

940

MAFFIO

L'amour.

NEGRONI

Vous avez toujours l'amour à la bouche.

NEGRONI

Êtes-vous singulier !

MAFFIO

Êtes-vous belle !

MAFFIO

Il lui prend la taille.

945

NEGRONI

Monsieur le comte Orsini, laissez-moi !

MAFFIO

Un baiser sur votre main ?

NEGRONI

Non !

NEGRONI

Elle lui échappe.

(, abordant Maffio.)

GUBETTA

Vos affaires sont en bon train près de la princesse.

950

MAFFIO

Elle me dit toujours non.

(, survenant, à Maffio.)

JEPPPO

Comment trouves-tu madame la princesse Negroni ?

MAFFIO

Adorable. Entre nous, elle commence à m'égratigner furieusement le cœur.

JEPPPO

Et son souper ?

955

MAFFIO

Une orgie parfaite.

JEPPPO

La princesse est veuve.

MAFFIO

On le voit bien à sa gaieté !

JEPPPO

J'espère que tu ne te défies plus de son souper ?

(, à Gubetta.)

JEPPPO

Monsieur de Belverana, vous ne croiriez pas que Maffio avait peur de venir souper chez la princesse ?

960

GUBETTA

Peur ? — Pourquoi ?

JEPPPO

Parce que le palais Negroni touche au palais Borgia.

GUBETTA

Au diable les Borgia ! — et buvons !

(, bas à Maffio.)

JEPPPO

Ce que j'aime dans ce Belverana, c'est qu'il n'aime pas les Borgia.

965

(, bas.)

JEPPPO

Eh bien !

MAFFIO

Je l'observe depuis le commencement du souper, ce prétendu espagnol.
Il n'a encore bu que de l'eau.

JEPPPO

Voilà tes soupçons qui te reprennent, mon bon ami Maffio. Tu as le vin étrangement monotone.

970

MAFFIO

Peut-être as-tu raison. Je suis fou.

(, revenant et regardant Maffio de la tête aux pieds.)

GUBETTA

Savez-vous, Monsieur Maffio, que vous êtes taillé pour vivre quatre-vingt-dix-ans, et que vous ressemblez à un mien grand-père, qui a vécu cet âge, et qui s'appelait comme moi Gil-Basilio-Fernan-Ireneo-Felipe-Frasco-Frasquito comte de Belverana ?

975

(, bas à Maffio.)

GUBETTA

Hélas ! nos parents ont coutume de nous donner plus de noms à notre baptême que d'écus à notre mariage. Mais qu'ont-ils donc à rire là bas ?

GUBETTA

À part.

GUBETTA

— Il faut pourtant que les femmes aient un prétexte pour s'en aller.
Comment faire ?

980

GUBETTA

Il retourne s'asseoir à table.

(, buvant.)

OLOFERNO

Par Hercule ! messieurs ! je n'ai jamais passé soirée plus délicieuse. Mesdames, goûtez de ce vin. Il est plus doux que le vin de Lacryma-Christi, et plus ardent que le vin de Chypre. C'est du vin de Syracuse, messeigneurs !

985

(, mangeant.)

GUBETTA

Oloferno est ivre, à ce qu'il paraît.

GUBETTA

Et moi je voudrais être plus riche que je n'ai l'honneur de l'être pour en donner de pareils à mes amis.

OLOFERNO

Rien n'est si doux que de chanter une belle femme et un bon repas.

GUBETTA

Si ce n'est d'embrasser l'une et de manger l'autre.

990

OLOFERNO

Oui, je voudrais être poète. Je voudrais pouvoir m'élever au ciel. Je voudrais avoir deux ailes...

GUBETTA

De faisan dans mon assiette.

OLOFERNO

Je vais pourtant vous dire mon sonnet.

OLOFERNO

Vous me dispensez de vous dire mon sonnet ?

995

GUBETTA

Comme je dispense les chiens de me mordre, le pape de me bénir, et les passants de me jeter des pierres.

OLOFERNO

Tête-dieu ! vous m'insultez, je crois, monsieur le petit espagnol.

GUBETTA

Je ne vous insulte pas, grand colosse d'italien que vous êtes. Je refuse mon attention à votre sonnet. Rien de plus. Mon gosier a plus soif de vin de Chypre que mes oreilles de poésie.

1000

GUBETTA

Vous êtes un absurde belître ! Fi ! A-t-on jamais vu lourdaud pareil ? S'enivrer de vin de Syracuse, et avoir l'air de s'être soûlé avec de la bière !

OLOFERNO

Savez-vous bien que je vous couperai en quatre, par la mort-dieu !

1005

(, tout en découpant un faisan.)

GUBETTA

Je ne vous en dirai pas autant. Je ne découpe pas d'aussi grosses volailles que vous. — Mesdames, vous offrirai-je de ce faisan ?

(, se jetant sur un couteau.)

OLOFERNO

Pardieu ! J'éventrerai ce faquin, fût-il plus gentilhomme que l'empereur !

(, se levant de table.)

FEMMES

Ciel ! Ils vont se battre !

1010

HOMMES

Tout beau, Oloferno !

HOMMES

Ils désarment Oloferno qui veut se jeter sur Gubetta. Pendant ce temps-là, les femmes disparaissent par la porte latérale.

(, se débattant.)

OLOFERNO

Corps-dieu !

GUBETTA

Vous rimez si richement en Dieu, mon cher poète, que vous avez mis ces dames en fuite. Vous êtes un fier maladroit.

1015

JEPPPO

C'est vrai, cela. Que diable sont-elles devenues ?

MAFFIO

Elles ont eu peur. Couteau qui luit, femme qui fuit.

ASCANIO

Bah ! Elles vont revenir.

(, menaçant Gubetta.)

OLOFERNO

Je te retrouverai demain, mon petit Belverana du démon !

1020

GUBETTA

Demain, tant qu'il vous plaira !

GUBETTA

Oloferno va se rasseoir en chancelant avec dépit. Gubetta éclate de rire.

JEPPPO

Là là, faites la paix, messieurs. Vous vous couperez galamment la gorge demain matin. Par Jupiter, vous vous battrez du moins en gentils-hommes, avec des épées, et non avec des couteaux.

1025

ASCANIO

À propos, au fait, qu'avons-nous donc fait de nos épées ?

DON APOSTOLO

Vous oubliez qu'on nous les a fait quitter dans l'antichambre.

GENNARO

Bonne précaution, en effet !

MAFFIO

Pardieu, mon frère Gennaro ! voilà la première parole que tu dis depuis le commencement du souper, et tu ne bois pas ! Est-ce que tu songes à Lucrèce Borgia ? Gennaro ! tu as décidément quelque amourette avec elle ! Ne dis pas non. 1030

GENNARO

Verse-moi à boire, Maffio ! Je n'abandonne pas plus mes amis à table qu'au feu.

(, deux flacons à la main.)

UN PAGE NOIR

Messeigneurs, du vin de Chypre ou du vin de Syracuse ? 1035

MAFFIO

Du vin de Syracuse. C'est le meilleur.

MAFFIO

Le page noir remplit tous les verres.

JEPP0

La peste soit d'Oloferno ! Est-ce que ces dames ne vont pas revenir ?

JEPP0

Il va successivement aux deux portes.

JEPPPO

— Les portes sont fermées en dehors, messieurs !

1040

MAFFIO

N'allez-vous pas avoir peur à votre tour, Jeppo ! Elles ne veulent pas que nous les poursuivions. C'est tout simple.

GENNARO

Buvons, messeigneurs.

GENNARO

Ils choquent leurs verres.

MAFFIO

À ta santé Gennaro ! et puisses-tu bientôt retrouver ta mère !

1045

GENNARO

Que Dieu t'entende !

GENNARO

Tous boivent, excepté Gubetta qui jette son vin par-dessus son épaule.

(, bas à Jeppo.)

(, bas.)

JEPPPO

Quoi ?

MAFFIO

L'espagnol n'a pas bu.

JEPPPO

Eh bien ?

1050

MAFFIO

Il a jeté son vin par-dessus son épaule.

JEPPPO

Il est ivre, et toi aussi.

MAFFIO

C'est possible.

(, bas à Maffio.)

JEPPPO

Il est plus qu'ivre, il est ivrogne.

(, excepté Gennaro.)

Tous

La chanson ! la chanson !

1055

(, chantant.)

GUBETTA

Saint Pierre, ouvre ta porte Au buveur qui t'apporte Une voix pleine et forte Pour chanter : Domino !

(en chœur, excepté Gennaro.)

Tous

Gloria Domino !

Tous

Ils choquent leurs verres en riant aux éclats. Tout à coup on entend des voix éloignées qui chantent sur un ton lugubre.

1060

(au dehors.)

VOIX

Sanctum et terribile nomen ejus. Initium sapientiæ timor Domini.

(, riant de plus belle.)

JEPP0

Écoutez, messieurs ! — Corbacque ! pendant que nous chantons à boire, l'écho chante vêpres.

Tous

Écoutons.

(au dehors, un peu plus rapprochées.)

VOIX

Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam.

1065

VOIX

Tous éclatent de rire.

JEPPPO

Du plain-chant tout pur.

MAFFIO

Quelque procession qui passe.

JEPPPO

Bah ! Continuez, Monsieur de Belverana.

(au dehors, qui se rapprochent de plus en plus.)

VOIX

Oculos habent, et non videbunt. Nares habent, et non odorabunt. Aures
habent, et non audient.

1070

VOIX

Tous rient de plus en plus fort.

JEPPPO

Sont-ils braillards, ces moines !

MAFFIO

Regarde donc, Gennaro. Les lampes s'éteignent ici. Nous voici tout à l'heure dans l'obscurité.

1075

MAFFIO

Les lampes pâlissent en effet, comme n'ayant plus d'huile.

(au dehors, plus près.)

VOIX

Manus habent, et non palpabunt, pedes habent et non ambulabunt, non clamabunt in gutture suo.

JEPPPO

La procession me fait l'effet d'être en ce moment sous nos fenêtres.

MAFFIO

Ce sont les prières des morts.

1080

ASCANIO

C'est quelque enterrement.

JEPPPO

Buvons à la santé de celui qu'on va enterrer.

GUBETTA

Savez-vous s'il n'y en a pas plusieurs ?

JEPPPO

Hé bien, à la santé de tous !

(, à Gubetta.)

APOSTOLO

Bravo ! — Et continuons de notre côté notre invocation à saint Pierre.

1085

GUBETTA

Il chante. Saint Pierre, ouvre ta porte Au buveur qui t'apporte Une voix pleine et forte Pour chanter : Domino !

Tous

Gloria Domino !

GUBETTA

Au buveur, joyeux chantre, Qui porte un si gros ventre Qu'on doute, lorsqu'il entre, S'il est homme ou tonneau.

1090

(, en choquant leurs verres avec des éclats de rire.)

Tous

Gloria Domino !

Tous

La grande porte du fond s'ouvre silencieusement dans toute sa largeur. On voit au-dehors une vaste salle tapissée en noir, éclairée de quelques flambeaux, avec une grande croix d'argent au fond. Une longue file de pénitents blancs et noirs dont on ne voit que les yeux par les trous de

1095

leurs cagoules, croix en tête et torche en main, entre par la grande porte en chantant d'un accent sinistre et d'une voix haute :

Tous

De profundis clamavi ad te, Domine !

Tous

Puis ils viennent se ranger en silence des deux côtés de la salle, et y restent immobiles comme des statues, pendant que les jeunes gentils-
hommes les regardent avec stupeur.

1100

MAFFIO

Qu'est-ce que cela veut dire ?

(, s'efforçant de rire.)

JEPP0

C'est une plaisanterie. Je gage mon cheval contre un pourceau, et mon nom de Liveretto contre le nom de Borgia, que ce sont nos charmantes comtesses qui se sont déguisées de cette façon pour nous éprouver, et que si nous levons une de ces cagoules au hasard, nous trouverons dessous la figure fraîche et malicieuse d'une jolie femme. — Voyez plutôt.

1105

JEPP0

Il va soulever en riant un des capuchons, et il reste pétrifié en voyant dessous le visage livide d'un moine qui demeure immobile, la torche à la main et les yeux baissés. Il laisse tomber le capuchon et recule.

1110

JEPP0

— Ceci commence à devenir étrange !

MAFFIO

Je ne sais pourquoi mon sang se fige dans mes veines.

(, chantant d'une voix éclatante.)

PÉNITENTS

Conquassabit capita in terra multorum !

SCÈNE II

(, paraissant tout à coup, vêtue de noir, au seuil de la porte.)

DONA LUCREZIA

Vous êtes chez moi !

(, excepté Gennaro qui observe tout dans un coin du théâtre où dona Lucrezia ne le voit pas.)

Tous

Lucrèce Borgia !

1115

JEPPPO

Voilà un rude réveil, Maffio !

MAFFIO

Songeons à Dieu !

DONA LUCREZIA

Aux moines.

DONA LUCREZIA

— Mes pères, emmenez ces gentilshommes dans la salle voisine qui est préparée, confessez-les, et profitez du peu d’instantants qui leur restent pour sauver ce qui peut être encore sauvé de chacun d’eux. — Mes-
sieurs, que ceux d’entre vous qui ont des âmes y avisent. Soyez tran-
quilles. Elles sont en bonnes mains. Ces dignes pères sont des moines
réguliers de Saint-Sixte, auxquels notre Saint-Père le pape a permis de
m’assister dans des occasions comme celle-ci. — Et si j’ai eu soin de vos
âmes, j’ai eu soin aussi de vos corps. Tenez !

1120

1125

DONA LUCREZIA

Aux moines qui sont devant la porte du fond.

DONA LUCREZIA

— Rangez-vous un peu, mes pères, que ces messieurs voient.

DONA LUCREZIA

Les moines s’écartent et laissent voir cinq cercueils couverts chacun
d’un drap noir rangé devant la porte.

1130

(, qu’elle n’a pas vu jusqu’alors, faisant un pas.)

GENNARO

Il en faut un sixième, madame !

DONA LUCREZIA

Ciel ! Gennaro !

GENNARO

Lui-même.

DONA LUCREZIA

Que tout le monde sorte d'ici. — Qu'on nous laisse seuls. — Gubetta, quoi qu'il arrive, quoi qu'on puisse entendre du dehors de ce qui va se passer ici, que personne n'y entre ! 1135

GUBETTA

Il suffit.

GUBETTA

Les moines ressortent processionnellement, emmenant avec eux dans leurs files les cinq seigneurs chancelants et éperdus.

SCÈNE III

(, se parlant à elle-même.)

DONA LUCREZIA

C'est Gennaro ! 1140

(au-dehors.)

CHANT DES MOINES

Nisi Dominus ædificaverit domum, in vanum laborant qui ædificant eam .

GENNARO

Je me doutais de tout.

DONA LUCREZIA

Vous êtes empoisonné encore une fois. Vous allez mourir !

GENNARO

Si je veux. — J'ai le contre-poison.

1145

DONA LUCREZIA

Ah oui ! Dieu soit loué !

GENNARO

Un mot, madame. Vous êtes experte en ces matières. Y a-t-il assez d'élixir dans cette fiole pour sauver les gentilshommes que vos moines viennent d'entraîner dans ce tombeau ?

(, examinant la fiole.)

GENNARO

Vous ne pouvez pas en avoir d'autre sur-le-champ ?

1150

DONA LUCREZIA

Je vous ai donné tout ce que j'avais.

GENNARO

C'est bien.

(, prenant un couteau sur la table.)

GENNARO

C'est-à-dire que vous allez mourir, madame !

DONA LUCREZIA

Comment ! Que dites-vous ?

GENNARO

Je dis que vous venez d'empoisonner traîtreusement cinq gentils-
hommes, mes amis, mes meilleurs amis, par le ciel ! et parmi eux, Maffio
Orsini, mon frère d'armes, qui m'avait sauvé la vie à Vicence, et avec
qui toute injure et toute vengeance m'est commune. Je dis que c'est une
action infâme que vous avez faite là, qu'il faut que je venge Maffio et les
autres, et que vous allez mourir !

1155

1160

DONA LUCREZIA

Terre et cieux !

DONA LUCREZIA

Bah ! cela ne se peut. Ah bien oui, Gennaro me tuer ! Est-ce que cela est possible ?

GENNARO

C'est la réalité pure, madame, et je jure Dieu qu'à votre place je me met-
trais à prier en silence, à mains jointes et à deux genoux. — Tenez, voici
un fauteuil qui est bon pour cela.

1165

DONA LUCREZIA

Non. Je vous dis que c'est impossible. Non, parmi les plus terribles idées
qui me traversent l'esprit, jamais celle-ci ne me serait venue. — Hé bien,

hé bien ! vous levez le couteau ! Attendez ! Gennaro ! J'ai quelque chose à vous dire !

1170

GENNARO

Vite.

GENNARO

Votre frère ! Ah ! vous êtes ma tante ! Ah ! madame !

(, à part.)

DONA LUCREZIA

Sa tante !

DONA LUCREZIA

Gennaro ! par pitié pour toi ! Tu es innocent encore ! Ne commets pas ce crime !

1175

DONA LUCREZIA

Dis-tu en effet ce que tu penses, mon Gennaro ? Est-ce ainsi que tu paies mon amour pour toi ?

GENNARO

Amour !...

DONA LUCREZIA

C'est impossible. Je veux te sauver de toi-même. Je vais appeler. Je vais crier.

1180

GENNARO

Vous n'ouvrirez point cette porte. Vous ne ferez point un pas. Et quant à vos cris, ils ne peuvent vous sauver. Ne venez-vous pas d'ordonner vous-même tout à l'heure que personne n'entrât, quoi qu'on pût entendre au dehors de ce qui va se passer ici ?

GENNARO

Vous êtes ma tante. Vous êtes la sœur de mon père. Qu'avez-vous fait de ma mère, madame Lucrèce Borgia ? ¹¹⁸⁵

(, ébranlé.)

GENNARO

Madame...

DONA LUCREZIA

Oh ! Je le vois bien, j'ai ma grâce. Cela se lit dans tes yeux. Oh ! laisse-moi pleurer à tes pieds !

(au-dehors.)

UNE VOIX

Gennaro !

1190

GENNARO

Qui m'appelle ?

VOIX

Mon frère Gennaro !

GENNARO

C'est Maffio !

(, relevant le couteau.)

GENNARO

C'est dit. Je n'écoute plus rien. Vous l'entendez, madame, il faut mourir !

1195

(, se débattant et lui retenant le bras.)

DONA LUCREZIA

Grâce ! grâce ! Encore un mot !

GENNARO

Non !

DONA LUCREZIA

Pardon ! Écoute-moi !

GENNARO

Non !

DONA LUCREZIA

Au nom du ciel !

1200

GENNARO

Non !

GENNARO

Il la frappe.

DONA LUCREZIA

Ah !... tu m'as tuée ! — Gennaro ! je suis ta mère !

DONA LUCREZIA

FIN.